

# Claude Arbona

## Le sourire

Le gel lavant commence à mousser et un parfum de muguet artificiel se dégage de mes mains.

Je n'aime pas me regarder dans un miroir. D'ailleurs, je réussis presque toujours à me laver les mains dans les toilettes sans jeter un seul coup d'œil à mon reflet. Dans mon travail pourtant, opérer parfois un contrôle visuel sur la coiffure, la tenue du costume ou la rectitude du nœud de cravate s'avère indispensable. Mais j'y pense souvent trop tard.

L'eau fraîche entre mes doigts est agréable, je laisse mes pensées dériver, se placer dans l'ordre qu'elles veulent, ce sont des pensées jetables, elles pourraient disparaître avec la mousse au fond du lavabo.

Me voir dans une glace n'est pas une épreuve insurmontable, mais ne pas me voir ne me manque pas. Dans la journée, un rapide coup d'œil à mon reflet dans une vitrine, une glace de voiture, me suffit.

Ce n'est pas que je me trouve laid, mais je ne suis pas à l'aise avec mon reflet... Le problème est littéralement sous mon nez. Mon sourire. Ou plutôt l'absence de sourire. Les commissures de mes lèvres ont une tendance à plonger vers le bas de mon visage. Mes zygomatiques, si je n'y veille pas, font très vite relâche et me composent une face de batracien dépressif que je traîne sans m'en apercevoir. On m'a recommandé des exercices faciaux pour tonifier les muscles concernés, l'énumération des voyelles en exagérant la façon d'articuler, par exemple. Ou encore un sourire forcé, béat, pendant quelques secondes, le temps que les muscles s'habituent. J'ai joué le jeu plusieurs nuits. Dans la pénombre j'arborais un large sourire de clown blanc, jusqu'à m'en faire mal aux joues. Le résultat n'est pas à la hauteur.

Pourtant, je poursuis la thérapie. Je m'efforce de ne pas détourner les yeux de mon image, et j'essaie encore de me sourire. Par défi. Par curiosité aussi. J'observe le changement de paysage. Les lèvres inexistantes à force d'être minces et serrées qui reprennent vie, comme l'éclosion d'une fleur en accéléré. Les yeux qui se plissent légèrement, les petites rides en faisceaux, le retour des fossettes d'enfance au creux des joues.

Je tire sur la bande de tissu du distributeur mural et m'essuie lentement les mains. Mes clients attendent que je les rejoigne. Je ne suis pas pressé de retrouver leurs visages fermés, la solennité de leur attitude, les chuchotements exaltés. Je m'offre

une séance de décompression dans cet espace réduit où tout est inéluctablement fonctionnel.

Je me demande qui a choisi le parfum du savon liquide et qui a décidé que l'on garderait le tissu traditionnel pour se sécher les mains, au lieu de la soufflerie vrombissante où l'on glisse les paumes comme dans la gueule d'un saurien à l'haleine brûlante.

Nouveau coup d'œil dans le miroir. Avec l'âge qui avance, mon visage ne correspond jamais à celui que j'imagine. C'est pour cela que je n'aime pas le surprendre au-dessus d'un lavabo ni dans le coin d'un rétroviseur. Ni sur des photos. Ah, ces instantanés qui, montrent un personnage presque toujours harassé, les cernes accusés. Je ruse pour ne pas figurer devant l'objectif lors des fêtes de famille. Dérisoire précaution, j'apparais trop souvent dans les galeries des smartphones.

Je tire de nouveau sur le dérouleur de serviette, il faut du doigté pour éviter qu'il se bloque, pas trop fort, pas trop lent. Un murmure de voix me parvient à travers la porte, l'assemblée s'impatiente.

Je me penche vers le miroir, je prends mon visage en pleine face et en gros plan. Les rides ne me gênent pas, je me trouverais même plutôt sympathique sous un certain éclairage.

"Aimer une personne pour son apparence, c'est comme aimer un livre pour sa reliure." Une belle pensée. Ce qui compte, c'est bien connu, c'est le contenu. Je soupçonne que c'est le même penseur qui a inventé le concept de « beauté intérieure »...

Je scrute mon image. Je m'en veux de mon absence de futilité et de légèreté. Mais les gens futiles sont-ils les meilleurs sourieurs ? Il est des sourires inquiétants, cruels, calculateurs, manipulateurs, sadiques, sarcastiques, cyniques. Et ceux-là marquent bien plus souvent les mémoires. Beaucoup plus qu'un sourire bienveillant, gai, spontané, tendre, agréablement surpris, complice, fugitif, ou simplement poli.

J'envie les gens qui affichent un visage serein, ni sérieux, ni rieur. On sent qu'ils pourront passer d'un état à l'autre sans effort, en changeant le dessin de leur bouche d'un geste naturel, une retouche légère, un trait de fusain.

Un geste qui exige de moi une attention soutenue. Tout se joue sur les lèvres. Je dois les desserrer, les étirer en les laissant légèrement entrouvertes pour compenser la carence de pulpe et dessiner l'ourlet.

Sourire dans mon travail ne fait pas partie du règlement intérieur. Un discret sourire n'est cependant pas interdit. Il s'avère souvent reconfortant s'il est dosé de façon très précise.

A force de fixer mon visage, la tête me tourne légèrement. Je rouvre le robinet, passe sous l'eau mes mains que je viens de sécher et je tapote mes joues, mon front, ma nuque. Je veille à ne pas projeter de gouttes sur mon col de chemise impeccable.

Dans le bus ou dans le métro, quand je rentre chez moi, je glane des sourires sur les visages qui m'entourent. Celui des amoureux accrochés à la barre centrale ou celui de la jeune femme égayée par un message impromptu sur son smartphone. Je scrute les lèvres qui s'étirent langoureusement, se retroussent légèrement, laissant apparaître les dents quand le sourire est sur le point de se transformer en rire. Les gens sont plus beaux quand ils sourient, reconnaissons-le. Ils donnent l'impression d'être plus ouverts, presque innocents, comme si tension et crispation étaient l'état normal de leur visage et que le sourire ouvrait une faille sensible, une fissure de lumière dans la grisaille, une acceptation indulgente du monde extérieur.

Cette fois, le groupe de clients s'impatiente réellement, le plus hardi se risque même à cogner du doigt à la porte des toilettes. Je déroule de nouveau le tissu du sèche-mains. « J'arrive ! ». J'ai réussi à crier à voix basse, suffisamment fort pour que l'audacieux m'entende. Je pose la main sur la poignée de la porte.

Hier soir, je suis tombé sur de vieilles photos de famille exhumées d'un tiroir. Des petits formats désuets, dentelés sur les bords. Images rescapées de déménagements ou de séparations, témoignages d'amitié ou d'amour, histoires dont on ne reconnaît parfois même plus les personnages...

Et sur la majorité de ces photographies, des sourires d'hommes et de femmes, – les enfants, eux, ne souriaient que rarement devant l'œil qui les fixait, avec leur petit visage intimidé ou malin, leurs regards débordant de rêves contenus, d'impatience exigeante, de l'imminence de joies simples.

Je ferme les yeux un instant. Ma main appuie sur la poignée. Penser à redresser le coin des lèvres. Mais pas trop. Je tourne la tête vers le miroir, chevelure, cravate, tout semble correct.

Je tire la porte. Les visages se tournent vers moi, certains irrités, marqués d'impatience, d'autres désespérés. Je m'avance, compassé et digne. Je suis certain que, dans ces instants, aucun d'entre eux ne penserait à me reprocher ma mine contrite ou mon absence de cordialité.

Je croise les mains devant ma veste impeccablement boutonnée.

Je me sens extrêmement las, je voudrais sortir de cet espace confiné. Oublier tous les visages figés, cireux et sans gaïté que je dois contempler jour après jour.

Je me redresse : « Mesdames et Messieurs, si vous le voulez bien, nous allons à présent procéder à la mise en bière dans la salle voisine. Si les personnes qui désirent, une dernière fois, voir le défunt veulent bien me suivre... ».